



**François
Salvaing**

« L'enfant habite la dernière maison de la ville, le dernier jardin. » L'auteur aussi. Mais une autre ville, Paris. Un autre jardin, le bois de Vincennes. C'est là, à l'orée du silence, loin des salles de rédaction énervées, que François Salvaing s'est détroqué du journalisme pour renouer avec la retraite monacale de l'écrivain tout seul face à l'imaginaire.

Avec « Misayre », qui sort en janvier prochain chez Balland, Salvaing se hâte avec lenteur dans un travail têtue de ciseleur de la langue qu'il n'en finit pas d'épurer, de décaper des scories ornementales, des fringantes joliesse qui, souvent, tiennent lieu de littérature. Avant, il y eut « Pays conquis », publié par Laffont (1977), qui se souvenait du Maroc natal, d'où Casablanca ; et aussi, déjà chez Balland, une visite à l'Elysée le jour du départ de De Gaulle. Insolite, excellente fiction publiée en 1980 sous forme d'un « Rapport à la générale ». Le style de François Salvaing s'y affinait comme un rapport d'autopsie de l'Histoire, mais calligraphié par un poète.

Casablanca les feux du Derb Jdid

L'ENFANT habite la dernière maison de la ville, le dernier jardin. Après il y a le mur, il y a un champ, puis très vite l'horizon. De l'horizon grandit parfois une silhouette grêle. Elle vacille sous le plomb blême du ciel, se fond dans l'ocre du champ. Plus tard elle réapparaît, se divise en : un dromadaire, un âne, un soc, un homme. On n'entend rien ; ensuite une rumeur sèche, raclant la chaleur. Ils viennent droit vers le mur.

Quand ils sont tout près, quand ils tournent, et juste avant qu'ils ne prennent le sillon parallèle, l'enfant a l'impression que quelque chose hésite et vibre au-dessus du mur. Le lent profil du dromadaire, le dédain de sa paupière, mâchent d'inaudibles menaces. L'âne pioche du front, tire, ça lui tarde d'en finir. De l'homme (blanc turban, gandoura grise, bras jambes et pieds de bronze, nus), on ne distingue pas le regard, qui troue le sol. Jeune, vieux ? L'enfant ne saurait dire. Les Arabes ont-ils un âge ?

Un quart d'heure passe, des lézards filent, se figent, filent. Quand l'homme, l'âne et le dromadaire reviennent de l'horizon, l'enfant se demande si c'est cette fois qu'ils vont traîner, pousser leur soc à travers le mur, pour en égorgier le jardin, la maison, la ville, tous les enfants.

Casablanca, Maroc, au demi-siècle. Ville, quoique neuve, zébrée striée de frontières... Neuve ? L'érudit s'inscrit en faux ! Il est témoin, brandit monographies et encyclopédies, le site a toujours été peuplé. Bourgade berbère, et même capitale, vers 700 pour ne pas remonter au déluge. Puis quand elle eut été détruite par la dynastie arabe des Almohades, sur ses ruines une république de

pirates campa, rêva, bâtit. Vers 1200. Puis, la république anéantie par la flotte du Roi du Portugal, sur ses ruines se dressa Casa Branca, comptoir colonial. Vers 1600. Puis, le comptoir rasé par un tremblement de terre, sur ses ruines la dynastie arabe des Alaouites fonda Dar el-Beïda, vers 1780, et les Espagnols traduisirent : Casablanca, peu avant 1900. Vingt mille habitants, la ville n'avait donc pas attendu le débarquement des Français pour naître, n'en déplaise aux romans.

La ville, non. La métropole, si : plus d'un demi-million d'habitants à peine cinquante ans plus tard, quand grandit l'enfant. Site élu par le conquérant de préférence à Rabat, Fès, Marrakech, Meknès, notamment pour ce trait : son histoire même le fait apparaître sans histoire ; si souvent ruiné qu'en apparence page blanche. Elu peut-être aussi pour son nom qui, justement, suggère la virginité. On a sûrement songé à le changer en « Maison blanche », mais tout compte fait on s'en est tenu à l'appellation castillane, plus dansante.

Les bâtiments, oui, sont blancs. Et les maîtres. Le reste... Au vrai, rien de moins virginal que cette Casablanca nouvelle, surgie du port qu'on lui a creusé au flanc et par où le pays est saigné. Conçue pour le pillage. Sitôt née, vérolée. Partout des barrières, des exclus, des tabous. Partout des limites, des crevasses, des plans de fracture. Chacun chez soi et l'avenir sera bien gardé. C'est l'idée générale. Aux Arabes leurs Médinas. Aux juifs leur Mellah. Aux prostituées Bousbir. Puis : le Maarif aux Espagnols, les Roches noires aux Italiens, le centre, les axes, la proximité des banques et casernes aux « Français de souche ». Et aux riches de toutes origines sauf arabe : Anfa, les Crêtes, toutes les collines. S'enrichir c'est prendre de la hauteur, nul n'ignore.

Ni passeports, ni miradors, ni barbelés, ça n'est pas Johannesburg, ne me faites pas dire. Mais ça y pense, ça y penche. (Sous Vichy, un peu plus encore. On se mit au diapason de l'Etat français avec un tel zèle qu'en mission au Maroc à l'automne 1941, Xavier Valla, commissaire de Pétain aux « questions juives », afficha sa « satisfaction de l'œuvre législative accomplie ici, en avance sur la France elle-même... ») Sans arrêt ça croît, ça prolifère, ça s'enfle, souvent par tumeur double, un quartier « d'Européens » et un derb arabe sortant de terre ensemble, jumeaux inégaux de l'œuf difforme.

Tels, vers le demi-siècle, ce Longchamp où vient de s'installer la famille de l'enfant, et, loin derrière le mur les sillons l'horizon, le Derb Jdid. Autrement dit : « Quartier neuf. » Ce qui peut s'entendre comme le plus plat des constats. Ou comme un espoir, presque une exigence.

L'enfant est bon élève, on a tôt fait de lui enseigner les frontières. La première, l'essentielle, est celle d'avec les Arabes. Elle est mobile, polymorphe, pas toujours visible. Il ne faut pas la quitter du cerveau.

Cette rue, tiens, il ne faut pas la prendre, même en voiture. Elle serait le plus court chemin jusqu'au lycée et l'éviter oblige à tout un détour. Tant pis. Même les jours où on est en retard, ne pas s'y engager, elle vous entraînerait dans un quartier arabe (le Derb Ghalef) où, dit-on, les pierres volent vers les vitres des autos. (Sans méprise possible : les Arabes n'ont pas d'autos ; les Arabes ont des guimbarde quand ils ont, et c'est rare, quatre roues.)

Ces cinémas près de la Place de France, il ne faut pas y entrer, fiefs arabes. Les poux y guettent l'enfant d'Européen, l'y traqueraient, et vian : ty-

phoïde, au bas mot. Cette plage, ces rochers, pas question d'y aller, des Arabes s'y baignent, on imagine d'ici la couleur de l'eau ! Les miasmes ! Le bassin d'El Hank ne vaut pas mieux, municipal, prix d'entrée dérisoire, n'importe qui s'y trempe. On conduit l'enfant dans l'une de ces piscines — « Miami », « Tahiti », « Kon-Tiki » — aux noms évocateurs de pays ou de mers sans Arabes. La plus chère, la plus huppée, est un club : abonnement annuel, système de parrainage. « Sun Beach », dit son enseigne, en américain, langue du chic. Signe qu'on rêve à un autre soleil, à d'autres plages, outre-Atlantique où l'on suppose le paradis plus complet, moins fragile.

A propos de langue... Telle expression ramenée de l'école, s'en défaire au plus tôt : c'est « parler bicot ». Ou « parler youpin », dit-on aussi, car il arrive qu'on se laisse aller à confondre dans le rejet ceux, juifs et Arabes, que de tant de façons par ailleurs on s'efforce de trier, de séparer, d'opposer. Méandres du mépris où parfois l'enfant se perd, ce n'est qu'un enfant.

De l'horizon le matin et le soir vers l'horizon, par la route du Sud une ville prend la ville, ou la quitte. Lasse procession de cyclistes. On dirait qu'ils voudraient n'arriver où ils vont qu'au moment où il leur faudra en repartir pour d'où ils viennent, on dirait que le seul temps supportable est pour eux celui passé à vélo. La chaîne sur le plateau moussu sa prière têtue. Au milieu d'eux quelques camions poussifs toussoient pour le passage, sans conviction. Accroupis entre leurs ridelles, des corps fourbus dorment encore, ou déjà.

Autre procession, marchant. Là, beaucoup de femmes, domestiques à Longchamp, à Anfa ; plus loin même et c'est à Anfa ou à Longchamp qu'elles trou-